

Ô Croix!

Vous m'avez donné la meilleure place. Au pied. Juste au pied de votre Croix. Un peu loin des regards mais sous le vôtre cependant. Je m'étonne de ce que mes pieds baignent dans les immondices. On ne place pas des choses immondes au pied de notre Seigneur. Saint Jean me dit qu'il s'agit là des pêchés du monde et que c'est leur place comme c'est la mienne, là. Mes pêchés sont à vos pieds, passés, présents et futurs comme dans un paquet qui contiendrait tout de moi, posé, offert, caché. Mon seul cadeau pour votre Passion : mes pêchés passés, présents et futurs. Vous ne dites rien mon Dieu. Ils aimeraient que vous parliez ceux qui sont autour, pas ceux autour de vous, ceux autour de moi qui spéculent, annoncent, offrent, vendent ce que vous allez faire, ce que vous allez devenir. Les crédules lèvent la tête attendant de vous voir descendre du bois de la croix. Les indécis regardent derrière eux pour savoir qui les observent. Les taiseux-honteux regardent leurs pieds. Les triomphants garants de votre mort vous dévisagent de leurs petits yeux noirs et cruels. Les gardes regardent ailleurs repus de malheur et de chairs mortes. Ils ne sont pas nombreux les curieux. Il est tard depuis ce matin. Vous n'avez rien fait d'autre de plus ou de moins que les deux suppliciés qui vous entourent ou ceux qui vous ont précédé : vous agonisez comme n'importe qui. Alors déçus d'un spectacle si joué et si donné ils sont rentrés chez eux. Vous ne leur dites rien mais moi vous me dites dans un murmure, un souffle : « *Regarde moi* ». Marie votre Mère admirable a entendu. Saint Jean proche d'elle n'a pas répondu. Elle, elle sait de toute éternité que chaque seconde de votre agonie sera pour moi une seconde d'éternité si je lève mon regard pour croiser le Vôtre. Elle le sait. Ce matin à la seconde chute de son Fils elle a croisé son regard. Elle sait. Fausse honte, fausse humilité, fausse indignité ma nuque raide refuse de bouger. Un second souffle descend de la croisée des poutres où vous êtes cloué : « *N'aie pas peur. Regarde moi* ». Comme Pierre, qui d'ailleurs n'est pas là, je vous renie en moi et je suis prêt à bien plus que trois fois. Un troisième souffle : « *Regarde moi, j'ai besoin de toi.* » Ma tête obstinée se bloque vers le bas et contient mon cœur sous une roide pression. Marie votre Mère admirable vient vers moi, prends mon menton entre ses doigts blancs de froid d'attendre et doucement bascule ma tête vers l'arrière, porte mes yeux en haut, vers les vôtres caresse mon front et à l'oreille me murmure : « *Laisse toi aimer !* ». Je vous vois. Mon Dieu que vous-ont ils fait ? Je ne parle pas de votre procès, il n'en est pas de plus indigne. Tous les faux-témoins sont désormais enrichis à cent générations pour vous avoir vendu de peu de mots. Terribles mais efficaces mensonges. Pilate a tenté. Pilate a douté. « *Ecce homo* ». Et Juda ? Votre Juda. Pour si peu il vous a porté au prétoire. Mais la Vérité a déserté les couloirs du Pouvoir depuis longtemps. Mon Dieu que vous-ont ils fait ? Ces deux fines fentes au milieu des boursouflures noires, jaunes et mauves ce sont vos yeux mon Dieu ? Et vos cheveux collés de sang et du sable du chemin où par trois fois vous êtes tombé. Et que sont ces longues stries rouges profondes d'un sang noir caillé sur votre torse et qui comme des anguilles s'enfuient vers votre dos ? Et ce sillon profond sur votre épaule que l'on devine, sanguinolent et béant comme une charrue en laisse ? C'est la poutre mortelle que vous avez dû porter sur le pavé, c'est elle qui vous a ainsi marqué comme un fer de forçat. Au té de la poutre verticale on a lié vos bras par crainte que votre poids ne déchire vos poignets, vos jointures où deux grossiers clous pénètrent. Vos jambes sont repliées, on vous dirait un improbable nouveau-né debout, comme pour comprimer plus encore votre souffle. Et là dans le souci d'une économie sordide, ils ont réuni vos pieds pour ne les percer que d'un seul clou, un seul clou pour deux pieds. Mon Dieu que vous-ai je fait ? Votre tête penchée vous me contemplez et moi je ne fais que vous regarder car je ne sais pas encore vous contempler et encore moins vous adorer. Le pourrai je ? Le sang séché, caillé, épais couvre le bas de votre visage, les épines ont fait leur œuvre mais les petits ruisseaux rouges se sont taris. Depuis la veille vous n'avez pas pu dormir : questions, crachats, réponses, coups, blasphèmes, flagellation, pas une seconde de répit pour votre corps humain et votre divin cœur. Deux moments de répits seulement : couronné d'épines qui

chacune pénètre votre front et votre précieux sang qui aveugle vos yeux, « *Ecce Homo* » : Pilate vous fait asseoir pour vous questionner. Assis, enfin assis.

Et un second, répit au sommet de la montée du Golgotha : ils vous couchent sur la poutre pour solidariser vos mains, vos pieds en frappant la tête des clous : vous êtes étendu, plus d'effort que d'attendre la mort.

Vous bombez votre torse pour chercher de l'air, je me fige. Une gorgée seulement. Vous ne pouvez pas plus qu'une gorgée, chaque muscle de votre corps est à vif, inspirer c'est plonger une lame salée dans chaque plaie. Une gorgée suffit. Juste une pour vous permettre de sourire. De me sourire. Votre visage qui n'est plus un visage, forme déformée, rictus tendu de douleur, votre visage s'illumine de douceur, douce force. Votre admirable sourire pour moi. Votre regard se détourne, lente reptation de la douleur pour une seconde gorgée d'air. Un souffle de mot : c'est pour votre Mère. « *Femme voici ton fils* » Et pour Jean : « *Voici ta Mère* ». Ils sont tous deux, face à vous, ils ont reculé de quelques pas pour mieux vous contempler. L'un contre l'autre. Droits immobiles. Beaux dans leur immobile et taisante passion. Pas une larme. Pas une crainte. Marie votre Mère admirable tend l'oreille vers le bois tendu : vous parlez. Ils se figent tous. Les gardes remettent leur lance à la main et la portent vers vous craignant une évasion. Que ne leur a t'ont dit de vous ? Les prêtres interrompent leurs balancements d'avant en arrière craignant un miracle qui ridiculiserait leur jugement. Les passants impatients de scandales s'agitent, tentent de s'approcher pour mieux écouter, mieux colporter ensuite. Tous se figent. « *J'ai soif* ». Ce ne pas une voix. C'est un croassement, un grincement et la césure signe la souffrance : « *J'ai. Soif.* »

A quelle attention l'un de ceux présent avait il apporté un bidon d'eau acide ? Mais vos plaies n'étaient elles pas suffisantes pour souffrir qu'on y ajoute l'aigreur brûlante du vinaigre sur vos lèvres ? Ne pouvait on presser un réséda généreux dans une cruche d'eau fraîche ? Et l'un d'eux vous répond. Ose. Prend la tige souple d'hysope et la monte à votre bouche mais sans vous regarder : la compassion même instinctive éveille la conscience mais sa crainte aussi.

Vos yeux cillent pour un « *merci* » et il étanche votre soif d'une éponge de vinaigre tiède. « *Dans ton lendemain avec moi tu seras au Paradis* ». De quoi aviez vous soif mon Dieu ? Je n'ai pas osé vous le demander.

Immensité de votre solitude. Ermitage contrit sur un bois surélevé. Plus d'être ni d'esprit à qui confier vos doutes, apaiser un instant votre souffrance en la nommant dans la doléance, humaine si humaine attitude. Personne que vous à qui parler. Vertige de la solitude. Absence de sollicitude. Parce que Dieu fait homme. Par ce que Dieu a fait de l'homme. Dressé entre le sol et le ciel : trop loin du sol pour parler, trop loin du ciel pour entendre.

Muette prière de votre nuque en arc vers le Ciel : « *Père, qu'ils soient un en toi comme moi en toi* ». Saint Jean baisse sa tête au sol et saisit les mots de votre silence : « *Que votre volonté soit faite* ».

Votre corps entier est bandé par la douleur, les chairs menacent de s'arracher des clous martelés du matin, des tremblements agitent vos membres, tout votre visage est tétanisé, on devine chaque muscle, chaque tendon tendus comme des arcs de souffrance. Revient muet le cri poussé quelque temps avant : « *Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as tu abandonné* » ? « *Mon Dieu* » dites vous., non plus « *Père* ». Vous employez le même mot que moi. Vous n'avez pas dit « *Mon Père* » mais « *Mon Dieu* ». Seriez vous devenu tellement homme que vous ne savez plus de qui vous êtes le fils ? La grâce divine de votre divin corps vous a laissé et ne reste que la disgrâce de votre sort humain. L'espérance a fuit. Plus de sang disponible, ni de sueur, tout a coulé, séché, asséché. L'espérance vous a fuit mon Seigneur. Pas un râle avant-coureur. Pas une plainte. Le temps se suspend au bois transversal. Les oiseaux se sont tus. Nul ne parle mais Vous dites : « *Tout est consommé !* ». Point

extrême de l'obéissance, comme si vous veniez de faire le point aux étoiles pâles afin de vous assurer que tout de votre mission a été accompli et que vous prenez la bonne route. Le ciel attend. Le cri claque. Le cri craque. Nul ne l'attendait si vite celui-là. Violent, noir. Unique. Plus aucune force n'est disponible pour un second. Le cri qui redresse votre tête comme désarticulée vers le ciel. « *Père, entre tes mains je remets mon esprit* ». Plus rien que l'écho : « *Père* » ! L'ultime supplication « *Fais de moi ce qu'il te plaira* ».

Si l'Espérance a fuit la terre, la Confiance vous fait remettre toute votre âme à Celui de qui vous avez tout reçu, votre si précieuse et si immortelle âme.

« *Je te donne ce que tu m'as donné. Pas un seul de ceux que tu m'as confié ne manque. Si. Un. On l'a vu courir le visage ruisselant de larmes et les deniers jetés à poignée, loin de lui comme pour mieux s'en défaire. Lui qui partagea la bouchée, je n'ai pu te le ramener* ».

Le cri qui rabaisse votre tête comme articulée dans la mort. Rien. Plus rien. Je pleure sur moi : « *Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as tu abandonné* ».

Marie votre Mère admirable flagelle un instant sur ses jambes comme s'autorisant à s'abandonner. Et Jean, nourri du battement de votre divin cœur lorsqu'il a posé sa tête sur votre poitrine, Jean la porte, l'emporte, la transporte, délicatement, filialement, la soutient, la console sans mots, car il n'y a rien à dire. Rien comme il n'y plus rien autour de vous, ni personne d'ailleurs.

Pierre n'est pas là. Pierre n'a jamais été là. Pas plus que les autres et pourtant si petite est Jérusalem que votre jugement et votre peine ne pouvaient être ignorés. Pierre a fuit depuis longtemps. Il n'a rien vu au-delà de son propre reniement. Il ne vous a pas vu. Il n'a pas entendu vos sept paroles. Il lui faudra la grâce de la Foi. Qui lui donnera cette grâce puisque vous êtes mort ? Il lui faudra la grâce de la Foi car il ne vous pas vu mort, pantelant au bois. Il lui faudra la grâce de la Foi ou peut être dans sa fuite ira-t'il à Gesthémاني, chercher le goût de vos larmes de sang. Dans la nuit de long silence qui vient de débiter il ira et m'emmènera. Et Pierre deviendra la Pierre vivante.

Tout doit s'accélérer puisque rien ne s'est passé de l'extraordinaire : vous fûtes mon Jésus un mort très classique comme d'autres morts à la croix. Les gardes presque déçus d'une fin si ordinaire se lèvent comme à l'habitude, pour briser les fémurs et tibias pour hâter le trépas comme si votre silence n'était qu'une ultime feinte. Et les deux larrons persistent, eux. Venant à vous celui qui vous a porté la boisson comprend que vous n'êtes plus, laisse retomber sa masse et saisit sa lance. Il se porte au flanc droit, dresse et pique droit pour gagner le cœur au flanc gauche. Et sourd l'eau. Et bondit le sang. Il murmure pour lui même lui qui n'a jamais prié : « *Mon Dieu, pardonnez nous car nous ne savions pas ce que nous avons fait* ».

Et son chef au pas incertain et au regard oblique, qui pas plus n'a cru ni prié, porte la tête à l'arrière et vous contemple. Vous contemple tabernacle vertical ouvert. La porte ouverte du tabernacle ce vendredi pas encore saint. Un murmure sourd de ses lèvres : « *Vraiment cet homme était le fils de Dieu* ». Il tourne le pas et sans un regard s'en va. Tout est dit : « *Va et ne pêche plus, moi non plus je ne te condamne pas* », de la pécheresse au pêcheur pour un même chemin la Croix parle.

De grosses gouttes lourdes et grasses s'écrasent une à une puis plus et plus sur le sable coloré de sang, de sueur, de larmes, de fiel et de haines tiédies. Les nuages se resserrent dans une noire et obscure menace. Les nuages tonnent. Une pluie froide et sans attention chute sur le sol en gouttes hostiles. Le Ciel pleure. De grosses larmes rondes coulent sur les joues rondes des chérubins. Des larmes chaudes emplissent les yeux des séraphins. De l'eau glisse du visage des archanges. Les Anges pleurent. Dieu pleure-t'il la mort de son Fils ? Autour de la Croix certains tordent leurs mains de douleur, d'autres se crispent quant d'autres encore se cachent pour pleurer encore plus. Aucun ne prie, incapables qu'ils en sont. Comme si l'Espérance avait vidé les lieux des cieux.

Les trois croix sont pleines de mort et la vôtre première silencieuse le demeure. On vous laisse exposé, pantelant, vide, inutile car sous l'orage infécond nul ne reste à regarder ce qui ne présente d'intérêt que pour ceux qui voulaient votre mort et sans réjouissent sur les couches de leurs palais. Le spectacle morbide et roide se fige. Plus d'acteurs, plus de premier rôle, plus de premier-né et premier-mort. Vaine attente.

Un corps mort, droit, parfaitement immobile dans une parfaite verticalité, juste un peu dérangée par l'angle des doigts crochetés sur la dernière seconde de vie.

L'obscurité gagne encore. « *Seigneur ne laissez pas mes ténèbres me gagner* ».

On dépend votre corps comme on retirerait une pièce de viande d'un crochet. Sans précaution sans égards. De lourdes tenailles entre des mains grossières et des « ha » et des « han » pour extraire de vos mains le clou long et forgé.

Le marteau frappe à l'envers le chasse-clou pour libérer vos pieds, rendre la liberté à vos pieds morts. Votre flanc crevé, percé, demeure ouverte afin que Thomas croit.

On le rend votre corps comme on vend du sable, sans un regard. On le jette aux siens. « *Vae victis* ». Gardez le il ne nous sert à rien. Marie, mère admirable prie. « *Je suis la servante du Seigneur qu'il soit fait selon sa volonté* ». « *Gabriel est ce là la volonté de mon Seigneur ?* » L'archange se tait, mutique de ne savoir que répondre. Car au Ciel nul ne sait quoi répondre. Le divin projet de l'incarnation a chuté des deux bras de la croix. Le fruit divin trop tôt blet s'est écrasé au sol.

La rigidité gagne peu à peu le corps enveloppé des bras de sa Mère. Lange gris de l'enfant endormi dans la mort. Elle vous porte et fait mémoire de son premier regard sur votre petit corps dans la nuit de Noël où elle vous enveloppait d'un lange blanc comme l'ange qui vous veillait : déjà là tout était accompli. Le désespoir installe son camp. La pluie lave les plaies et blanchit l'inerte. La pluie délave les manteaux détremés de ceux qui vous entourent dans un hommage silencieux. Jean murmure : « *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel* ». Ce n'est qu'un murmure. Car sur terre comme au ciel aucun ne prie car tout semble consommé. Quelle volonté et pour qui et que faire quand le germe est mort ? « *Si le grain ne meurt* », mais, dans l'instant, souffrant nul n'y pense : le grain demeure mort.

Et l'Esprit lui même, l'Unique égal remplit la distance entre la terre et le ciel d'incessants allers et venues mais en vain de paroles ou d'actes. L'Esprit Consolateur lui même se tait. Dieu s'est isolé. Dieu pleure la mort de son Fils.

Votre croix n'est plus qu'un poteau droit, la traverse a chuté avec vous, posée au sol, encombrée des cordages qui vous liaient dans l'horizontalité du monde. Elle demeure une croix pour quiconque croit. Je contemple dans l'attente. Dans l'attente de quoi ? Une fulgurance me traverse : dans l'attente de Qui ?

Marie, Jean, les Saintes femmes, les gardes, les autres ont quitté la colline par le chemin de bordure, silencieuse cohorte repliée sur elle-même, écrasée de noir, tâtonnante jusqu'au sépulcre. « *Jésus le fruit de vos entrailles est béni* ». Confiante de l'annonce, Marie se récite la rencontre : « *Vous êtes bénie entre toutes les femmes Sainte Marie Mère de Dieu* ». De telles bénédictions ne peuvent mourir au pied d'une croix !

Le Ciel attend. Satan, Prince des Enfers, réceptacle de quelques morts (Miséricorde !) attend.

Qui sait au Ciel ? Qui sait aux Enfers ? Qui sait le sort du crucifié premier-mort ? Qui sait que deviendra le corps mort de mon Seigneur et lui-même, temple effondré ? Mon Jésus votre mort-humaine, la docile obéissance de votre souffrance nourrissaient t'elles en vous l'espérance ou l'ignorance, lesquelles ne sont pas antinomiques, de votre demain ? Que saviez vous en vous, enfant-

obéissant ?

Homme fait homme vous êtes mort en homme d'espérance mais sans certitude. Quel sens aurait eu votre sacrifice si vous aviez été éclairé du jour de la résurrection ? Vous êtes mort mon Jésus dans l'angoisse de ne pas savoir mais abandonné à la volonté de votre Père, de notre Père. Chaque péché des deux mille ans vous précédant et des deux mille ans vous succédant ont participé de votre agonie. Les miens mon Jésus. « *Donnez nous aujourd'hui notre pain de chaque jour* ». Et moi je vous donne aujourd'hui et pour chaque jour une raison d'agonie.

Vous dormez au tombeau et on a roulé la pierre. La pierre rejetée par les bâtisseurs sommeille dans sa mort. Vous êtes seul mon Jésus. Encore seul. Seul au tombeau comme seul vivant au tabernacle. Je plie les genoux devant le tabernacle vide. Vous occupez le lieu pourtant mais nul n'a allumé la petite ampoule rouge du très saint sacrement qui signale comme un bouquet au pied d'un oratoire de chemin votre douce présence. Présent de corps, absent d'espérance. Mais mort et le silence bleu d'une nuit éternelle s'instille et s'installe derrière la pierre roulée, juste pour vous. La blancheur du suaire transfigure votre corps et pourtant nulle lumière n'y pénètre. Personne ne vous veille que deux gardes à l'extérieur, goguenards à l'idée d'un mort qui leur échapperait. De la croix au tombeau pas plus d'égard ni d'attention : seul. La longue nuit débute et nul ne sait ce que portera l'aube. Pas même vous mon Jésus dans votre sommeil.

Très saint sacrement endormi vous vous laissez contempler et regarder sous habit minéral. Vous ne savez de quoi demain sera. La croix est cassée, le corps pantelant porté en pierre.

Posé nu à nu sur la dalle. Un drap vous entoure comme pour garder un peu de chaleur de ceux qui vous ont aimé et ont laissé rouler la pierre. Où porter mon regard ?

Au ciel les anges s'interrogent en eux même et entre eux mais dans l'obéissance prient sans toutefois savoir pourquoi : prière de demande, prière d'offrande, prière de compassion, prière d'espérance à la divine miséricorde ?

A terre, les mains jointes de votre Mère et des Apôtres. Les attentes de nuit prennent souvent des tours d'angoisse : se satisferont ils ceux qui vous ont crucifié, se satisferont t'ils de votre seule mort ou viendront ils traquer à même fin les aimés de votre Père ? Les mains et les cœurs prient : prière de demande, prière d'offrande, prière de compassion, prière d'espérance à la divine miséricorde ?

Le ciel et la terre unissent leurs interrogations. On redresserait volontiers l'échelle de Jacob pour aller questionner les anges à moins qu'eux même ne l'arriment à la glaise et viennent joindre leurs prières aux nôtres dans la commune espérance de ceux qui ne savent pas.

Devant le tombeau silencieux, les gardes veillent à ne point s'endormir car on leur a expliqué que de leur sommeil pourrait surgir la légende d'une résurrection et ce par le subterfuge de l'enlèvement de votre corps meurtri. Verrait on Marie votre mère admirable et Jean bouleversé et Pierre empesé de remords et les autres aux yeux rougis, glissant à pas feutrés dans les ruelles, porter votre cadavre raidi pour le cacher on ne sait où et en conclave bâtir les fondations d'un formidable mensonge ? A quelle fin humaine mon Dieu ?

L'aube pointe et à la fine pointe de la lumière répond le coq emporté dans son orgueil d'avoir fait chuter votre Pierre, et l'animal est si fier de s'être appliqué à porter haut et par trois fois le reniement.

Le poteau vide s'éclaire et le sang noir dessine les contours de la souffrance d'hier. Je porterai presque un soupir à mes lèvres de vous savoir désormais en repos et que nul ne viendra plus porter un fer dans vos plaies, ni du fiel à votre bouche, ni d'outrages à vos oreilles, ni de clous, ni de lance en nulle part de vous-même. Je porterai mais ne le ferai, incertain de mon propre moi-même à venir vous faire, peut être, encore, porter d'autres péchés que ceux pour lesquels vous êtes morts : ceux

d'hier, de maintenant et de demain.

Le poteau est là vide, la pierre là-bas toujours en fermeture, vos Apôtres taisants et les Saintes femmes cachées : votre mort n'a rien changé dans le bon ordre et chacun de vos accusateurs se réjouit de se voir vivant, seule la mort est passée et rien d'autre ne passera désormais. Leur Temple est resté dressé et aux frontons leurs prérogatives demeurent gravées, essentielles et vital pour leurs ancillaires petits fonctionnements. Ils se félicitent d'avoir obtenu votre mort : pari osé, enjeu politiquement crucial, succès acquis se vantent ils en ne comptant que jusqu'à deux. Deuxième jour Eux non plus ne savent pas.

Un sait, imparfaitement certes mais suffisamment pour sa gloire : « *Le Prince de Ce Monde* ». Que de labeur, de patience et de travail pour parvenir à ce matin où votre corps toujours sur la pierre repose, mort, si humainement mort. Jubilation qu'il mastique car Lui sait aussi que votre corps toujours sur la pierre repose, mort et si divinement mort. De sa bouche s'échappe un sombre remugle, fruit d'une lente macération de haine dont s'exhale une odeur méphitique.

Il se presse et dépêche, ordres et contre-ordres, comme s'il voulait donner à l'Enfer un air travesti de Paradis pour accueillir votre humanité qu'il devine divine sans certitude. « *Non serviam* » enfin justifié. Délice des faiblesses, des trahisons, des non-dits, des plaies béantes au cœur de la vérité.

Il attend. Il sait votre mort et qu'il n'existe nul autre port pour vous accueillir depuis que l'Espérance a fuit, pour vous recueillir et triomphateur par la mort il attend votre dépouille comme le tribut à l'issue de sa longue bataille.

Dieu n'a pas lié les mains du « *plus beau des anges* » pour l'empêcher de conduire le train, qu'il croyait infernal, de votre Passion car libre était votre offrande, votre don obéissant jusqu'à la mort. Il l'ignorait toutefois.

Le Ciel attend et l'Enfer attend. Lucifer le plus beau des anges attend Jésus le plus bel enfant des hommes. Le jour passe devant le tabernacle vide et la nuit vient.

Et Dieu sort de son silence.

Et Dieu parle et Dieu dit que l'Homme est sauvé car son Christ, son Fils est « *mort en obéissant par amour* ». Et Dieu dit « *J'aime mon fils* ».

Et son Fils dort au tombeau. Et son Fils sort du tombeau. Appesantis de sommeil les gardes n'ont pas failli car nul subterfuge. Le linceul, soigneusement replié dans ses plis par les anges, baigne dans une douce lumière argentée mais plus aucun corps n'y dort : « *Que ta Volonté soit faite* ».

Et monte la longue plainte de douleur du vaincu. Lucifer n'attendra plus, prenant tout le sens et le poids des mots de Jésus : « *Personne ne me prends ma vie mais je la donne de moi-même* ».

La porte de l'Enfer à demi-entrouverte pour accueillir le Christ se referme et la plainte devient murmure puis silence.

Obéissance du don. Mystérieuse obéissance inscrite de toute éternité mais invisible et apparue gravée dans le bois de la Croix au révélateur d'une sueur de sang. « *Mon Dieu, mon Tout* ».

Aux enfers vous descendez saisir par la main chacun des pêcheurs et des justes des temps anciens. Ancillaire descente où vous vous faites encore tout petit serviteur de chacun. Et le Ciel sourit. Et Dieu pleure de joie. Après Pierre qui m'a montré Gethsémani c'est vous qui prenez ma main : « *N'aie pas peur* ».

Vous m'avez donné la meilleure place. Là devant la pierre roulée du tombeau. Un peu loin des regards mais sous le vôtre car vous êtes assis à quelque pas. Vos yeux sont clôtés. Vous priez Mon

Dieu. L'espérance est revenue, vous priez, vous espérez de l'Homme. Espérez vous de moi ? Tout est propre, plus de choses immondes au pied de mon Seigneur. Saint Jean, qui n'est pas encore là me dirait que sur vous, vous avez pris tous les pêchés immondes et que leur place comme la mienne, pêcheur, est désormais dans votre divin Cœur. Mes pêchés ne sont plus à vos pieds mais dans votre cœur sacré, c'est votre cadeau par Votre Passion.

L'aube n'est plus et le matin est. Genèse du troisième jour. « *Que votre volonté soit faite sur la terre* ».

Heureuse faute que la mienne qui m'a donné un tel Sauveur. « *Je ne suis pas digne de vous recevoir mais dites seulement une parole et je serai guéri* » : et sur votre Croix sept paroles de votre bouche sont sorties et je sais Mon Dieu, Mon Tout, que vous ne limiterez pas votre parole à ces sept là et que de mon indignité et du scrupule vous me relèverez par un mot, un regard, un geste : « *Que votre volonté soit faite* » en moi et par moi puisque vous le voulez. Sainte Espérance. Sainte Espérance que de croiser votre regard et entendre votre Parole : Dieu, seul sauve.

L'aube n'est plus et le matin est : la Création bruisse et chante : avant les hommes elle a vu et a compris la joie du Ciel.

Et le bois de votre Croix devient beau et mon regard du bois de la Croix au tombeau et du tombeau au bois se porte et s'emplit de la divine réalité de votre admirable don afin qu'au Saint Sacrement d'un même regard je puisse emporter et votre mort pour moi et votre résurrection pour moi. Transport tendre et doux vers l'abandon dans votre sainte volonté par la simple adoration de votre corps fait hostie. Entre vos mains seules au jour de votre choix je veux remettre mon esprit. De ma faiblesse relevez moi afin de toujours vous contempler. De ma faiblesse faite une force d'abandon en vous. J'espère car je crois. J'espère et je crois. Vous m'avez donné la meilleure place. « *Que votre volonté soit faite* ».